

11/5/70

Albert Erlande.

Les Hommages divins.



HOMMAGES DIVINS

DU MÊME AUTEUR

La Tendresse, roman (*Paul Ollendorff*).

Jolie Personne, roman (*Mercure de France*).

Le Paradis des Vierges Sages, roman (*Mercure de France*).

SOUS PRESSE

La Musique et la Nuit, poèmes.

Le Cinquième Acte, roman.

EN PRÉPARATION

Le Chant, drame lyrique.

La Détresse —

La Flamme —

ALBERT ERLANDE

LES Hommages divins

POÈMES



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

MCMVI

Il a été tiré de cet ouvrage un exemplaire sur Chine numéroté 1 et 10 exemplaires sur Hollande van Gelder Zoonen numérotés de 2 à 11.

N°

Menés par leur Etoile et par leur fantaisie,
Tous ceux qui serviront leur maîtresse et leur art,
« Achèveront, un jour, quelque grand' poësie, »
Comme l'a dit Ronsard.

Le doute est un poison qui, jamais, ne pardonne.
Souris et crois en toi, mais, surtout, reste seul.
Sois un prince exilé qui n'a que sa couronne,
Son glaive et son linceul.

A FRANÇOIS DE CUREL

Que le soleil de Dieu qui t'éclaire, beau chêne,
A travers tes rameaux, descende jusqu'à moi.
Accepte ma louange, ô Maître, à qui je dois
Ce chant purifié par ta force hautaine.

Je fais une guirlande altière de la chaîne
Dont le fer et les fleurs me retiennent à toi.
Le vent de ton génie a jeté dans ma voix
Un ferment de noblesse et de droiture humaine.

C'est pourquoi, je veux dire aux hommes d'aujourd'hui :
« Mon cœur qu'il a créé se courbe devant lui :
« J'accours ! faites plus grand l'horizon de sa gloire ! »

O Maître, que mes vers soient de jeunes guerriers
Que l'on retrouvera mêlés à ton histoire
Et qui partageront l'ombre de tes lauriers !

LA VISION

C'EST une vision d'ombre et d'or qui se lève
Quand du fond du passé j'évoque ta beauté.
Majestueuse enfant, seuls la Mort et le Rêve
Ont l'éclat de ta grâce et de ta majesté.
Que, dans le Chant Royal, Reine, que je compose
S'enchaînent fortement quatre strophes d'airain ;
Guirlande où pour jamais la fleur pourpre est éclose,
Rubis oriental que je taille et dépose
Aux pieds de l'Avenir, dont l'arrêt souverain
Peut te faire revivre au sein de chaque rose.

CHANT ROYAL DE LA ROSE

Majestueusement, ainsi que des paons bleus,
S'envoleront vers toi les strophes du cantique ;
Et mes vers diaprés qui te devront leurs feux
Viendront auréoler ta beauté pathétique.
La rose est ton emblème et, pour t'y comparer,
Il m'a suffi de voir cette fleur te parer,
Au jour, où, parmi nous, tu descendis, déesse.
Quel sceptre fut tenu par cette main ? Tes yeux
Ont-ils des souvenirs ? Ta paupière s'abaisse ?
Fut-elle close par un baiser de ces dieux
Qui te firent ton cœur de farouche tigresse ?

Faut-il te dédier le rhythme somptueux
Dont Betsabé, jadis, écouta la musique,
Quand le fils de David, chef des bardes hébreux,
Célébrait son amour dans une gloire unique ?
Recueillerai-je, moi, le grand souffle inspiré
Qui va battant les vents, comme un aigle effaré ?

Serai-je le servant d'une telle maîtresse ?
Regardez, Elle passe et ses pieds dédaigneux,
Ses pieds bruns et légers que nulle fleur ne blesse,
Se posent sur le sol qu'ils rendent lumineux :
Elle n'a pas un cœur de farouche tigresse.

J'évoquerai pour toi les pays fabuleux :
Un temple, dans un bois de pins, près d'un portique,
Une île en fleurs éclose au sein des flots houleux,
Athènes, Delphes, Rome en leur grandeur antique.
De ces noms-là, ton nom ne peut se séparer !
Ton âme est-elle humaine, ô toi qui m'apparais ?
Regrettes-tu les temps où, nymphe chasseresse,
Tu lançais dans les champs tes chiens audacieux ?
Regrettes-tu Platon, Diotime, l'ivresse ?
O dis moi quels soleils, quelles nuits et quels cieux
Te donnèrent ce cœur de farouche tigresse !

Les printemps de Thulé ont des soirs nébuleux
Et, du lac, qui repose en un sommeil magique,
S'élèvent des vapeurs aux replis onduleux
Où se joue un rayon de la lune féerique.
C'est dans un soir pareil que je te vis errer,
Que tu t'agenouillas, soudain, pour respirer
La rose qu'un jasmin nouait avec mollesse,
Puis que tu te dressas d'un air victorieux.
La rose et le jasmin sont morts de ta caresse
Et ton regard sembla devenir anxieux :
Tu n'avais plus ce cœur de farouche tigresse.

J'implore le baiser de ta lèvre traîtresse
Comme le fit la fleur du jardin ténébreux,
Seul ton baiser viendra consoler ma détresse
Reine, et j'y survivrai, car mon cœur amoureux
Est féroce à l'égal de ton cœur de tigresse.

MA GRANDE AMIE

COMPRENEZ mon bonheur, ma grande amie est belle !
Son cœur est le plaisir de mes jours. Il est frais,
Comme l'est, au matin, une onde qui ruisselle,
Emportant la rosée et le parfum des prés.
Elle est fantasque et peut rêver, au clair de lune,
Elle croit que l'amour demande pour décor,
L'émouvante langueur des nuits, sur la lagune ;
Je sais ce qui la charme et ce qui l'importune ;
O vous, qui ne l'avez pas admirée encor,
Croyez en mon bonheur, ma grande amie est brune !

LA TIGRESSE

Où il y a du tigre il y a du paon.

Que la littérature inhumaine sourie,
Pour vanter la beauté d'un geste ou d'un regard,
Je veux suivre Shakespeare, Hérédia, Ronsard,
Sans que ma voix faiblisse ou que mon chant varie.

J'aime le mouvement de leur strophe chérie.
Avec l'éventail noir, le masque et le poignard,
La rose est l'ornement que préfère mon art.
Elle est aussi la fleur des vierges de Syrie.

Mon cœur a pris enfin ta flamme et ton contour
O corolle empourprée, ô brasier où l'amour
Rougit, pour les forger, les traits qu'il nous adresse.

Que l'air est embaumé par tes buissons en feux.
Que la vie est ardente auprès de ma maîtresse,
Sœur d'un tigre royal que suivent les paons bleus !

LE CŒUR

J'aime ta passion, j'aime ta fantaisie,
J'aime, sur tes genoux, mettre mon front songeur.
Amazone indomptée, un soir, l'archer vainqueur
T'a suivie et, divin, t'a brusquement saisie.
Et, c'est depuis ce jour, qu'ami silencieux,
Je devine, en ton âme, un besoin d'être libre,
Dont l'intrépidité, parfois, durcit tes yeux !
Je connais quels désirs touchent, fibre par fibre
Ton cœur timide et fier, ton cœur audacieux,
Cœur émouvant, cœur pris, ô pauvre cœur qui vibre !

A UNE VICTOIRE

Son corps brille au soleil mais, sur les noires nuits,
Il dessine toujours une ombre impériale
Et, quant le ciel s'éteint, son marbre est aussi pâle
Que l'aile des plus vieux de ses rêves enfuis.

Où dorment les guerriers par son désir conduits ?
Quel invincible orgueil de son regard s'exhale ?
On dirait qu'elle écoute encor un dernier râle
Etouffé par le sang, sous des remparts détruits.

Je veux te célébrer, Victoire qui rayonnes,
Victoire dont la main donna tant de couronnes
Et devant qui le monde est un butin offert !

Lorsqu'aux jardins des cieux les astres se découvrent,
Dans tes yeux émouvants, dont les paupières s'ouvrent,
Flotte une vision d'ouragan sur la mer !

LE RAYON VERT

Cette nuit, triste nuit de ma plus triste année,
J'ai senti que ton cœur battait, ô destinée :
Je l'ai bien entendu vivre ton cœur humain !
Et je t'ai vue, aussi, belle comme une femme
Qui descendrait vers nous en tenant dans sa main
Un globe de cristal qui contiendrait notre âme
Et trois démons : Hier, Aujourd'hui et Demain...

J'ai lu, dans ton regard que le regard irrite,
En traits vite effacés, ma tragédie écrite,
Comme on voit, quelquefois, briller le rayon vert,
A l'heure, où le soleil glorieux qui se couche,
Emporte tous ses feux dans un ciel bien ouvert
Et, que son disque d'or change, agrandit et touche
L'horizon merveilleux où commence la mer.

25 décembre 1905.

LA GOUTTE DE SANG

Je roule dans mon corps une goutte de sang
Que tu versas un jour, en cueillant des glycines.
La plante était splendide et, le vent des collines,
Soudain, la souleva d'un long frémissement.
Tu découvris alors une rose opulente,
Chaude comme ta chair éprise et plus vivante
Que le serpent lové qui fascine un oiseau.
Et, tu saisis la fleur des enfants souveraines,
Et la goutte de sang que je bus sur ta peau,
Brûle, comme une flamme obscure, dans mes veines.

A UN HÉROS

Par les ailes de fer et d'or de la Victoire,
Guidés vers les pays qui te sont destinés,
Entre deux bords mouvants d'étendards inclinés,
Nous te verrons voguer sur un fleuve de gloire.

Le silence et l'ennui rendent l'ombre plus noire,
Les lauriers des aïeux ont été calcinés.
Les plus fiers d'entre nous se sont tous détournés.
De l'oppressante horreur d'un siècle sans histoire.

Quels généreux combats viens-tu prophétiser ?
Mieux vaut un cœur bien mort qu'un orgueil abusé
Par la dérision de son rêve servile.

Au prix d'un jeune sang fais valoir nos vertus,
Car l'ange du destin, dans cet âge inutile
Songe si mollement qu'il ne s'indigne plus.

LE TRAIT

Pour embellir sa flèche et pour mieux l'empenner,
Tantôt, l'amour ôta des plumes à son aile.
Et, c'était une joie inconnue et nouvelle
Que de le voir ainsi s'appliquer et peiner.
Quand il eut ajusté la pointe redoutable,
L'archer, sûr de frapper un corps inévitable,
En attendant la nuit, s'allongea pour dormir.
— Près du buisson divin qui te fournit de roses,
Tu restas, stupéfaite et les paupières closes,
Respirant une fleur que tu n'osas cueillir...

PHŒBÉ SE LÈVE

La nuit monte. Pourtant, comme le ciel est bleu !

Aucun oiseau ne chante plus, et, peu à peu,
Perle en son écrin noir, triste opale embuée
Pleine de lueurs d'or que voile une nuée,
Phœbé se lève et se détache de la mer.

Je songe, en respirant les aromes de l'air,
Au jet d'eau vaporeux qui s'élance et retombe,
A ton rire, à tes yeux changeants, à la colombe
Qui, dans un peuplier, roucoulait ses désirs,
A toi, chère Eliane, à tous nos souvenirs.

Je songe au grand tilleul qui chante, plein d'abeilles,
Mais tous mes rêves les plus fous sont là qui veillent,
Et je ne sais lequel il me faudra choisir
Pour m'en faire un linceul et tâcher de dormir.

La nuit monte. Déjà, comme le ciel est sombre !

LA FILLE DE MIDI

Vois ! la vigne jamais ne porta plus beau grain !
Dans les champs, tous les blés sont en gerbe, ô bacchante
Passe, pour animer cette heure suffocante
Où la terre amoureuse attend le vent marin !

Va, dans le temple bleu de l'été souverain
Où les rameaux voûtés ont des courbes d'acanthe !
Que les jeunes éclats de ta voix éloquente
Y retrouvent le son des cymbales d'airain.

Rends le monde rêveur et que ton chant le touche !
La cigale t'indique où doit être ta couche :
Quelques pans de gazon par la brise aérés.

Etends-toi, nonchalante, un œillet rouge aux lèvres,
Ton menton dans les mains, tes coudes dans les prés,
Comme un jeune pasteur qui surveille ses chèvres.

LA SÇUNAMITE

En te voyant passer, j'ai dit : ô Sçunamite !
Quand, d'un nuage noir dont il fit des haillons,
Le soleil descendit, avec tous ses rayons,
Sur la mer où courut une flamme subite.
Tu t'adossas au tronc d'un laurier, et tes yeux
Bravèrent du couchant l'opulente lumière.
Soudain, semblant traîner par leur courte crinière
Deux couples indolents de lions soucieux,
Tu t'avanças, splendide, et les mains en arrière,
Majestueuse enfant, sous les lueurs des cieux.

AUBADE

Vous venez m'éveiller, mais c'est l'aurore à peine
Et je n'ai même pas entendu le pinson
Qui ramage toujours sur la rose en buisson !
Dites, m'éveillez-vous pour me rendre à ma peine ?

Des sources d'or du ciel, sort une fraîche haleine.
Qu'il ferait bon entendre une aimable chanson !
Pour les lèvres du jour, le céleste échanson
A dispensé le vin dont son outre était pleine.

Votre beauté me dit, par son éclat vermeil,
Que la vie est plus douce encor que le sommeil...
Seriez-vous, par hasard, jalouse de mon rêve ?

Il vous embellissait, pourtant, le savez-vous ?
(C'était le soir... et je sentais qu'à vos genoux...)
— Paresseux ! Le pinson a chanté. — Je me lève !

RÉVEIL

Que me font vos appels ! Cette heure qui s'avance,
Ne le savez-vous pas, m'éloigne encor de vous.
Pourquoi me réveiller, lorsque le jour commence,
Les rêves du matin sont, parfois, les plus doux.

Ceux que vous effrayez, déjà se désespèrent
Ainsi que des enfants troublés dans leur sommeil
Et qui cherchent en vain les plus belles prières
Pour retrouver un ange au moment du réveil.

HEURE D'ÉTÉ

O saveur et parfum des beaux fruits aoûtés,
Surchargeant les rameaux qui se courbent et plient,
Quand les abeilles d'or et les taons veloutés
Laissent la roseraie où les fleurs les oublient.
O rumeur de l'écluse, appel lent des haleurs,
Nuances des blés murs, souples gerbes qu'on lie
En y mêlant toujours quelques tiges de fleurs ;
Paisibles jours d'été, je goûte vos chaleurs,
Votre éclat, votre force et la mélancolie
Qui fait, vers le grand ciel, rêver les moissonneurs.

OFFRANDE

Je t'offre ces iris et ces roses liantes
Que la mousse retient en ses nombreux réseaux.
Je te donne les nids et les chants des oiseaux
Et le ciel du matin aux couleurs attrayantes.

Je te consacre aussi les notes suppliantes
Que mêle un rossignol aux plaintes des roseaux,
Les arbres dont la sève aime le bord des eaux,
Le fruit de la grenade et l'or des hélianthes.

A toi, tous les plaisirs qu'adorent les enfants,
Femme qui m'a donné mes réveils triomphants !
A toi, la fleur qui brûle et celle qui se penche.

Sois la joie au printemps et le songe en hiver
Sois l'apparition et sois l'étoile blanche
Qui, dans toute saison se lève sur la mer.

L'EMBARQUEMENT

Nous chercherons des fleurs, des bois, des paysages,
Des reflets, des échos,
Des femmes et des soirs, des bosquets, des mirages !
Nous chercherons la grotte où naissent les orages
Qui portent des oiseaux.
Nous chercherons, à l'heure où la lune se lève,
Le pays que n'a pas encor chanté mon rêve
Ni la voix des roseaux.

Viendrez-vous avec moi, vous que la vie irrite
Et parlez de mourir ?
Viendrez-vous avec moi découvrir ce beau site ?
Voyez, la barque est prête et mon cœur vous invite,
Il est temps de partir !
La brise du matin pousse une vague brève,
Le pays qui n'a pas encor chanté mon rêve
Pourrait s'évanouir !

O mon amie ! ô ma maîtresse ! ô passagère !
Victime de l'ennui,
J'emporterai Shakespeare (en français) et j'espère
Que Schumann et Chopin, sur la rive étrangère
Suffiront avec lui.
Et, marchant dans les bois ou couchés sur la grève,
Au pays que n'a pas encor chanté mon rêve,
Nous attendrons la nuit.

QUAND LES NUITS SONT TROP BELLES

FLEURS, ne mourrez-vous pas quand les nuits sont trop belles
Et, lorsque vous voyez des femmes qui sourient,
Ne repliez-vous pas vos corolles nouvelles,
Jasmins de nos prairies ?

Nomades, qui dormez quand les nuits sont trop belles,
Sous le rêve amoureux qui vous berce et vous guide,
Vos cœurs s'étoilent-ils ainsi que les ombelles
Dans l'oasis humide ?

Enfants, que rêvez-vous quand les nuits sont trop belles,
Et, lorsque l'horizon touche une lune basse,
N'avez-vous point senti des choses éternelles
Dans chaque voix qui passe ?

O toi, qui te souviens quand les nuits sont trop belles,
N'écarte point l'amour que mon baiser t'apporte,
Ne foule pas aux pieds les roses qui chancellent
Et l'hyacinthe morte.

L'ORNEMENT DE LA CHEVELURE

Les cheveux divisés en deux ondes égales,
Et, sous le soleil nu qui foisonne dans l'air,
Dans les prés nuancés par l'ombre que la mer
Confie au vent du jour que ses roches exhalent,

Ivre du timbre d'or et d'azur des cigales
Qui jalousent ton rire audacieux et clair,
Tu vas manger les fruits de la treille qui perd,
A la fin de l'été, ses feuilles qui se hâlent.

O Fille de Midi qui ne sais pas songer,
Au soir, tu reviendras, près de moi, t'allonger...
Je parlerai d'amour et d'une sérénade

Qui se donne, la nuit, à Venise où je vais...
Tandis que tu mettras dans tes cheveux défaits,
Pour te plaire à toi-même, une fleur de grenade.

LES OFFRANDES

Le bruit d'eau que le vent fait dans les jeunes plantes,
M'évoque ton jardin si proche de la mer
Que nous avons trouvé, sous des roses grimpantes,
Des coquillages blancs, aux bords teintés de vert.
La vague t'apportait son cœur dans ces offrandes,
La terre te donnait ses corolles ardentes,
Le ciel faisait nicher les oiseaux sous ton toit.
Et tu remerciais l'air, les jardins et l'onde.
Silencieuse enfant, qu'obtiendrais-je de toi,
Si j'ajoutais mon cœur aux offrandes du monde ?

AVRIL

La saison qui te plaît s'achève et s'émerveille.
Avril va s'endormir comme un adolescent :
Les bras nus de l'été se tendent et l'abeille
Mendie, en corset d'or, aux bosquets du Printemps !

Viens ! la teinte du jour s'atténue et s'efface...
Viens suivre sur le lac où meurent des lueurs
L'étrange volupté d'une barque qui passe
Et dont nous entendons, chaque soir, les rameurs.

Comme ils savent chanter avec mélancolie.
La douleur, dans leur voix, s'exténue et revient...
Chaque parole est comme une île d'harmonie
Qui flotte sur le flot de chant qui la soutient...

L'air des soirs amoureux est une mélodie
Le bruit d'ailes et d'eau, de parfums, de couleurs :
C'est un enchantement naturel que la vie
En s'épuisant, rendra sensible pour nos cœurs.

PIERROT

Pour charmer ta femme,
Mon ami Pierrot,
Fais taire ton âme,
Deviens un héros !

Loin du scepticisme
Qui défend les pleurs
Apprends le lyrisme
Du parfum des fleurs !

Par Jules Laforgue
Tu fus averti...
Pierrot plein de morgue
Sois un converti !

Ta jeune cervelle
N'a plus de passé ;
La lune t'appelle,
N'est-ce point assez ?

Va vite l'attendre,
Souriant d'espoir :
Elle va descendre
Son escalier noir !

Tu fis sur sa grâce
Lais et virelais.
Tu fis sur sa face
Un pantoum malais.

Et sur sa lumière,
Quand minuit sonnait,
Avec ta prière
Tu fis un sonnet.

Tu fis un poème
Sur son front de lys...
Fais donc sur toi-même
Un *de profundis !*

1896.

BERCEUSE POUR MOI-MÊME

La touffe de jasmins n'est pas encor fleurie,
L'hyacinthe est mourante et les rosiers sont morts.
Avec tes chères mains berce ma rêverie.

Je surveille ta bouche afin qu'elle sourie,
J'attends cette gaîté que tu devrais avoir
Pour mieux me consoler, fut-ce par duperie.

Près de toi, ma douleur est une enfant blottie,
Je jouis de mon mal et je songe à tes pleurs,
Mais cette courte extase est déjà repartie.

Vas-tu parler d'amour ou bien de sympathie,
De haine ou d'amitié, d'envie ou de désir ?
— Je m'endors... berce-moi d'une voix ralentie.

L'ÉTREINTE

Le pin est consacré. « C'est la plante d'Hélène. »
A toi, je te dédie une rose au cœur noir,
Et, pour me figurer, j'y veux joindre, ce soir,
Comme au temps de Ronsard, une branche de chêne.

Sache, pour l'avenir, que mon amour hautaine
Confiante en son dieu, peut vivre sans espoir.
Sois belle, au seul moment où j'aime te revoir,
O toi qui, par fierté, voudrait être inhumaine.

Charme de mon loisir, laisse mon libre esprit
S'ébattre loin de toi, qui ne m'a que souri...
Qui donc, fut comme toi chérie et méprisée.

Imagine mon mal, quand tu penses à moi.
Dis : « *Je détiens sa vie* »... et pourtant souviens-toi
Que la Rose mourra sur la branche brisée.

LE REGARD

Si mon amie est brune elle a plus de paresse
Qu'une panthère oisive en un jardin de fleurs.
Voici qu'elle s'étend, s'étire et ses langueurs
La rendent insensible au vent qui la caresse...

Elle fuit tout amour, méprise la tendresse,
Mais ses yeux sont parfois agrandis par des pleurs,
Et ma brune panthère aux yeux pleins de lueurs
Pour sentir un parfum qui la flatte, se dresse...

Ses yeux inquiétants et toujours embrasés
Vont s'éveiller, au soir, entre leurs cils croisés
Dont le réseau serré s'anime et se soulève.

Son regard lentement s'est pailleté d'or vert.
Il est fixe et brutal quand ma panthère rêve...
Mais, je l'ai vu plus pur qu'un matin sur la mer !

COMÉDIE ITALIENNE

OH ! se parler d'amour, un soir de carnaval,
Et, dans un beau transport de rage et de folie,
Parce qu'un autre a dit : « Cette femme est jolie »,
Jeter à bas son masque et tuer son rival !

LES NUANCES

Si mon amie est brune, elle a dans ses beaux yeux
Ce halo lumineux et mouvant que propage
L'ondoiement des éclairs sur le bord d'un nuage
Quand la tempête passe et tourmente les cieux.

Son regard était pur, il devient anxieux...
Sans doute, elle regrette un jardin de mirage ;
Maintenant il est vif, puis il se décourage,
Puis tristement sourit, comme après des adieux.

Aux suprêmes langueurs des heures familières,
Plus sombres que le soir qui tombe, ses paupières
Fléchissent lentement et se ferment parfois.

Et sous les cils croisés de ma victorieuse
Qui renverse la tête et m'appelle, je vois
Un long pleur, transparent comme une perle creuse.

PAROLES

Oh bonheur, disais-tu, je mets à te poursuivre
Une telle fureur, un tel acharnement,
Que, croyant te tenir, parfois, je m'endors ivre,
Et que je me réveille avec un goût de cuivre...
Est-ce là ton baiser, ô mon prince charmant !

LE TRÉPIED

Si ma maîtresse est blonde, elle a des mouvements
D'une souplesse ardente et d'une grâce étrange !
Vive comme une enfant, rêveuse comme un ange,
Elle sait m'imposer de longs recueillements.

J'aime la liberté de ses emportements,
L'éclair inattendu de son regard qui change,
Et, pour être deux fois plus digne de louange,
Elle ne veut pas croire à mes autres tourments.

— Toutes, vous ignorez, ô maîtresses avides,
Que, dans nos abandons, les Séraphins perfides
Viennent nous arracher des chaînes de vos bras.

Et toi qui peux rester muette au crépuscule,
Toi qui parais comprendre, hélas, ne sens-tu pas
Que mon cœur, en tes mains, est un trépied qui brûle.

POUR RENDRE UNE ENFANT VANITEUSE

J'ai souri pour vous faire croire
Que vous ne sauriez m'attendrir.
Vous avoir vue est mon histoire,
C'est un rien dont je peux mourir !

LE JARDIN DE L'AMOUR

Je voudrais, imitant l'exemple d'un pasteur,
Trouver dans mon jardin une plante immortelle ;
J'y graverais ton nom dans l'écorce nouvelle,
Chaque lettre, au printemps, saignerait comme un cœur.

Je choisirais, pour toi, le lilas dont la fleur,
Au bout de ses rameaux, prend la courbe d'une aile,
Ou bien le mimosa dont la teinte rappelle
L'or de tes cheveux courts d'adolescent rêveur.

Et je voudrais que, sous cette plante sacrée,
Au retour de l'automne, une femme égarée
Vînt s'asseoir et pleurer, puis, se levant soudain,

Qu'elle pût évoquer en son âme attendrie
De ses amours défunts l'heure la plus chérie,
Et mourût en quittant l'ombre de mon jardin.

FANTAISIE SUR DES MOTS ITALIENS

Non *ti scordar di me !* Comme tu sais trahir
Le futile secret d'une amour ancienne,
En caressant ta gorge où se gonfle un soupir,
O fille de Tunis, à l'âme italienne !

Je ne peux écarter le souvenir lointain
Que me laisse le chant d'une enfant, appuyée
Au mur d'une maison faisant face au matin
Et que venait mouiller la mer ensoleillée.

Chansons dont le sanglot s'évoque chaque jour !
Vous redites sans cesse, en paroles aimées,
La douceur d'être triste et de croire à l'amour.
Vos rhythmes sont plus lents que des danses d'almées.

Non ti scordar di me ! Ces mots italiens
Chantent si doucement sur les lèvres des femmes !
Ils ont la tendre ardeur de ces airs anciens
Qu'aimaient les troubadours amoureux de leurs dames.

Tu voudrais oublier, chère, et tu dois savoir
Que nous avons versé les mêmes pleurs, ou presque.
Car nous cherchions à nous cacher le désespoir
De notre amour humain que tu crus romanesque.

Ces mots, pleins des aveux qu'on n'a pas confiés,
Tu les répèteras à l'heure où la tristesse
Retrouve le chemin d'un cœur qui t'oubliait
En voulant s'apaiser dans sa propre détresse.

Ces mots ont la grandeur des adieux en plein air,
Quand on se quitte, un soir, sur une plage heureuse.
Tu les as prononcés en voyant sur la mer
Le retour balancé des barques paresseuses.

Brûlants comme des pleurs qu'on ne peut contenir,
Ce sont des mots chargés d'exquise lastitude,
Des mots que voile un peu l'ombre du repentir,
Et qui, dans notre cœur, parlent de solitude.

CHANSON PERPÉTUELLE

CET air qui toujours recommence
Est comme un geste inachevé
Invoquant l'ombre et le silence
Sur un bonheur qui fut rêvé.

C'est comme un retour de pensées
Pleurant près des songes défunts,
Une chute d'ailes blessées
Qui défaillent dans les parfums.

C'est la lueur d'un soir unique,
D'un soir où l'on verrait son cœur,
Vêtu d'une ombre de musique,
Rêver une ombre de bonheur.

C'est un soir où le plus doux rêve
Trouverait, en ouvrant les yeux,
Sur la rive où la nuit s'achève,
D'autres appels mélodieux...

Cet air qui toujours recommence,
Mais de plus en plus doucement,
Fait bruire auprès du silence
Les pas du désenchantement.

Juin 1901.

VOILE BLANCHE

Je sens passer le chant de tous tes matelots !
Ta voilure se charge et se gonfle, ô nuage !
Toi qui t'en vas, porté, sans roulis ni tangage,
Par un courant d'azur dont tu soumets les flots

Quel souffle te pilote, et quels sont les îlots
Que ta proue a choisis pour terme du voyage ?
Où vas-tu jeter l'ancre ? Apprends-moi quel mirage
T'attire par son clair de lune et ses hâlos.

Quel rêve t'a donné confiance en l'espace ?
La houle qui te berce est plus libre et vivace
Que celle qui s'agite autour de l'archipel !

Prends-moi comme exilé, novice ou capitaine,
Quand nous atterrirons au pays fraternel,
Nous replierons la voile et briserons l'antenne !

LA CLAIRIÈRE

La brise, par instants, fait tomber le jet d'eau
Sur les rameaux lustrés des arbres qu'elle incline.
« Voyez, dit Arlequin, le vent qui les câline
Leur fait faire à tous le gros dos... »

J'entends des battements d'ailes heurter les branches,
Et puis l'inévitable et divin rossignol...
Puis un nom murmuré... je le crois espagnol...
Et, là-bas, des ombres se penchent.

Chut ! silence, approchons à tâtons du sous-bois.
Dans la clairière, on crie, on s'arrache des masques...
Quelle rencontre ! Ciel ! Quelles âmes fantasques !
Est-ce aujourd'hui, est-ce autrefois ?

Mais, comment finiront ces folles équipées ?
Car voici qu'on arrange un duel aux flambeaux
Et, sur des bancs moussus, bas comme des tombeaux
On a mis à nu des épées.

Je cours près d'un bosquet où m'intrigue un soupir,
Comme un faune attiré par le son d'une flûte.
Trahison ! Elle accepte une amoureuse lutte.
Celle pour qui l'on va mourir.

Et des sages, plus loin, songent à autre chose...
Adamastor et son ami Foliello
Regardent le courant silencieux de l'eau
Qui pousse à leurs pieds, une rose.

1900.

SOUVENIR IMPORTUN

D'où vient cette douceur dont la terre est éprise ?
Est-ce la nuit qui monte ou le jour qui s'en va ?
Une étoile a brillé, l'heure est plus indécise...
D'où vient cette douceur dont la terre est éprise ?

Ce souvenir qui vient de toi, que me veut-il ?
Je l'évite, il s'acharne et lentement transforme
Ce pays de tendresse en un pays d'exil...
Ce souvenir qui vient de toi, que me veut-il ?

J'entends le dernier son d'une cloche lointaine ;
La mer endort ses flots sous le vent embaumé...
Qu'importe la beauté du monde à notre peine ?
Que dit le tintement de la cloche lointaine ?

Où vont se reposer les oiseaux effrayés ?
Les jasmins sont-ils morts aux angles des terrasses ?
Pourquoi surprend-on mieux le parfum des œillets
Dans le ciel où s'en vont les oiseaux effrayés ?

Leur vol a dépassé ces bosquets et leurs palmes,
Je le vois s'effiler sur le ciel d'or en feu.
Hélas, ils ont trouvé des régions plus calmes,
Puisque leur vol a fui nos bosquets et nos palmes !

Mon cœur qui te chérit pleure indéfiniment...
Le soir est implacable et dur, mon Eliane !
J'ai connu des douleurs plus vives, et pourtant,
Mon cœur, mon triste cœur pleure indéfiniment.

1903.

LES CHANSONS DU MATIN

Courtisans du soleil, le jour arrive : alerte !
Les esprits des roseaux chantent : écoutez-les.
La brise lumineuse a sillonné les blés,
Le bocage est joyeux comme une cage ouverte.

L'alouette s'ébat dans la nuée offerte
Et dédie à l'azur ses lais et virelais.
Chantez, pinsons des bois, beaux couples assemblés
Devant vos nids cachés par la ramure verte.

Oiseaux passionnés, comprenez mon bonheur !
Dites que mon amie est belle et que son cœur
M'est plus doux mille fois que la mousse à vos ailes.

Elle évite en passant, les bosquets d'arbres frais
Où dort le rossignol dans les branches nouvelles...
Elle l'éveillera lorsque vous dormirez.

SOIR

Suivons le chemin de ta vie,
Pour voir si ton cœur a souffert...
Le clair de lune est sur la mer,
La voix du vent semble ravie.

Garde de moi le souvenir
D'un passant qui sut te comprendre...
Mais il ne fallait pas te prendre
A l'espoir de me retenir.

Il est des anges sur la Terre...
J'ai senti ton cœur supplier,
Soupire et tâche d'oublier...
Ceci doit rester un mystère !

1897.

LE RÉVEIL DE L'AMOUR

Il est doux d'entr'ouvrir sa fenêtre à l'aurore,
D'évoquer sans tristesse un rêve décevant.
On se croit appelé par le soleil levant
Dont le premier rayon rend la Terre sonore.

Les parfums de la nuit qui n'est pas morte encore
Troublent étrangement l'air plus frais et le vent.
Allons dans la colline, et marchons en suivant
Les tours de ce sentier qui, par endroits, se dore.

Et, comme des enfants que charme le matin,
Quand la mer découverte emplira le lointain,
Des larmes monteront de notre âme surprise.

Nous verrons s'animer les nuances des eaux,
Et nous verrons aussi, dans la campagne grise,
Les arbres des jardins échanger leurs oiseaux.

AURORE

Epiant le soleil du printemps qu'il devance,
L'esprit vivifiant de l'aurore apparaît :
Oiseaux, réveillez-vous ! Le voici qui s'avance,
Chantez ! car il attend au seuil de la forêt.

Comme monte l'encens, l'âme de la nature
Se défait du sommeil et vers le jour s'enfuit.
L'esprit de l'aube est là, portant dans sa ceinture
Les roses qu'il cueillit aux bosquets de la nuit.

Déjà, les monts ont dénudé leurs formes pures,
Et les premiers oiseaux du jour, émerveillés,
Retrouvant la clarté, gazouillent et s'assurent
Que leurs frères des bois sont aussi réveillés.

Voici d'abord des notes lentes ou rapides,
Le trille aigu de la fauvette des roseaux,
Et le roucoulement des colombes timides
Qui se mêle si bien au bruit fuyant des eaux.

Aux lèvres du soleil, les lèvres de l'aurore
Arrachent brusquement un lent baiser d'amour :
Tout l'espace s'émeut et le monde se dore,
Un hymne universel va recevoir le jour.

Sept. 1898.

MUSICIENNE

Je crois que, dans l'azur, un séraphin répète
Chacun de vos soupirs et toutes vos chansons :
Vous avez la douceur d'une ange qui s'arrête,
Et regarde le ciel, tandis que nous passons.

Jouez avec douceur, avec mélancolie,
Jouez pour tous les cœurs qui sont seuls, ici-bas,
Qui cherchent, comme moi, tout le long de la vie
Un cœur pour y répondre et ne le trouvent pas.

Vous avez l'air fervent qui fait aimer les femmes.
Jouez pour tous les cœurs des hommes tourmentés.
Vos accents sont de ceux qui consolent les âmes ;
Et pour elles, chantez !

1898.

TORPEUR

A André Lebey.

Tout autour du soleil, comme au ras d'une enclume,
Jaillissent des éclats qui réchauffent l'éther ;
Et le réseau doré qu'il jette sur la mer
Captive, en scintillant, des papillons d'écume.

La chaleur prend le monde, et l'ombre se parfume
Dans les bosquets tiédis par des fontaines d'air.
Les insectes, quittant leurs fleurs pour l'azur clair,
Sont les grains animés d'un pollen qui s'allume.

Le jour hallucinant propage une torpeur ;
Le silence agrandit la profonde rumeur
Que fait incessamment la Méditerranée.

L'oasis accueillante appelle ses oiseaux ;
Midi passe, et, tenant la terre prosternée,
Moissonne des épis de soleil sur les flots.

INQUIÉTUDE

D'ou vient ce désir de crier,
Je ne sais quelle angoisse immense ?
Ne vaudrait-il pas mieux prier
Dans la nuit, tout seul, en silence ?

Cependant, je n'ai pas souffert :
D'autres seraient heureux peut-être.
Dans mon cœur quel vide est ouvert
Et que je n'ose pas connaître ?

Oh ! Je sens qu'en moi tout est mort :
L'amour ne peut me satisfaire...
— Pardon, ma pauvre âme, j'ai tort,
Votre douleur me désespère.

J'ai souri de vos yeux rêveurs,
De vos ardeurs compatissantes.
Nous portons le sang de nos cœurs
Sur nos pauvres mains innocentes !

Nous ne voulons pas voir souffrir,
Et la souffrance nous entraîne
Loin du cœur qu'il faudrait guérir.
Ayez pitié de l'âme humaine !

Et, pour guider le désespoir,
O Dieu qui me voyez sans doute
Mettez sur le front bleu du soir
L'astre qui me dira la route !

1897.

L'AVEU AU PASSANT

Arrêtez-vous, passant, laissez mourir cette heure.
Vous demandez pourquoi ? Comment, vous ignorez
Que c'est dans ce jardin retiré que demeure
Ma lourde fleur, ma rose pourpre... oh respirez !..

Dites, connaissez-vous une senteur meilleure
Que celle qui s'exhale, au soir, de ces forêts ?
Tous les instants trop vite enfuis que l'âme pleure,
Vont retrouver, en vous, leurs songes adorés.

Voyez, Elle s'accoude au bord de sa fenêtre,
Qu'encadre tristement une branche de hêtre,
Hochet d'ombre où se joue un azur ténébreux...

Pour l'avoir contemplée avec mélancolie,
J'en devins, un beau jour, vaguement amoureux...
— Vous souriez ? Craignez d'éprouver ma folie...

PASSANTE

Le parfum des jasmins, l'arome de la plage,
L'horizon, nuancé comme un vol de flamants,
Et, dans le jour mourant, les cloches de Carthage,
Attristent la terrasse où tu vins à pas lents.

Souple comme une vague, élégante comme elle,
Passante d'un seul jour, mais qui renais le soir,
Sur ce rivage aimé, tu m'apparus si belle
Qu'en des pays moins bleus, j'ai peur de te revoir.

Nous avons contemplé la Méditerranée,
Et les eucalyptus, les myrtes, les palmiers,
Et le lac de Tunis, et sa rive inclinée...
— Harmonieuse enfant, pourrai-je t'oublier ?

1901.

LA ROUTE

Psyché, lorsque ton âme illuminait ta face,
Je te croyais en moi, je vivais sans espoir...
J'ignorais que l'amour est une ombre qu'efface.
Même en un jeune cœur, le vent de chaque soir.

Je croyais voir en toi, celle qui vous écoute,
Celle qui vous conduit et vous donne la main...
J'ignorais que la vie, hélas, est une route,
Où l'on doit se quitter sans se dire à demain,

Où l'on attend jamais qu'une voix vous réponde
Par crainte de troubler quelqu'ancienne douleur !
Psyché, je veux t'aimer, malgré toi, dans le monde,
Si je ne peux aimer le monde dans ton cœur !

1897.

L'INSENSIBLE

Tes cheveux sont pareils aux grappes des raisins
Qui décorent le front de Bacchus, dans l'orgie.
Par ton souffle, ta lèvre envieuse est rougie,
Et, pour elle, les mots ont la saveur des vins.

O ma fauve indomptée, ô radieuse, tiens
Contre ton jeune sein une rose alourdie ;
C'est l'emblème choisi par ta grâce hardie :
La couleur du triomphe et du sang t'appartient.

Sois une flamme ardente au milieu des décombres !
Affronte le soleil, pour épaissir les ombres
Sur ceux que tes regards dédaignent d'animer.

Ton cœur est une nuit sans astres qui se lève.
Possédant la beauté, tu dois vivre sans rêve,
Toi, qu'au prix de la mort, je voudrais voir aimer !

———

CRÉPUSCULE

C'est pour vous que j'écris ces vers familiers,
Des vers que je viendrai vous lire au crépuscule.
Ils contiennent un peu des songes oubliés,
Songes de l'heure où tout s'atténue et recule.

La vie avait, ce soir, une telle ferveur !
L'air paraissait comprendre et les âmes plus lasses
Se murmuraient sans doute un seul mot : le bonheur !
— Le bonheur ?... — Il sourit à ces enfants qui passent.

A l'ombre se mêla le charme pénétrant
Que répand une cloche au fond de la vallée...
Comme une femme en deuil, par le soir qui la prend,
La terre quelquefois veut être consolée.

J'aurais voulu pleurer, mais je ne l'osais pas...
Je sentais près de moi votre chère présence.
L'espace était trop pur, mon cœur était trop las...
Et puis, pourquoi les pleurs, quand on a le silence ?

1901

CAUCHEMAR

Soleil ! écarte enfin tes deux portes dorées,
Pour que l'onde du jour submerge, avec la nuit,
Le cortège muet des ombres éplorées
Hallucinant mon cœur angoissé qui les fuit.
Je n'ai pas reconnu ces splendides fantômes.
Ils doivent être rois dans de sombres royaumes.
Tous gardaient leur couronne et, l'un d'eux, le plus beau,
Avait deux ailes d'or qui traînaient, et son glaive...
Spectres que je croyais avoir mis au tombeau,
Vous étiez-vous levés pour escorter ce Rêve ?

25 décembre 1905.

L'ANGELUS DU MATIN

La lune quitte un ciel qui pâlit lentement.
C'est l'heure où, sur la terre, un grand recueillement
Prosterne l'âme humaine en son angoisse immense.
— Un dieu vient de donner sa magie au silence.
Là-bas, au Sud-Ouest, le désert dort encor...
Sous les palmes, regarde, une étincelle d'or
Se lève, en évoquant de splendides légendes...
Et le sable et la mer, à l'horizon s'étendent,
Sur eux flotte un parfum de pays inconnus.

Je vois se profiler les tentes des nomades.
Et je comprends le songe obscur de ces peuplades
Qui suivent, comme moi, l'étoile qui grandit.
Sa flamme intense et douce augmente et resplendit.
C'est l'astre du désert, c'est la lampe d'albâtre
Que l'ange ami du pauvre et conducteur du pâtre
Allume pour tous ceux qui voyagent la nuit.

Seigneur ! Quelle tristesse accueillera l'aurore !
Quel est ce mal affreux que j'ignorais encore ?
Rien ne vit, dans l'horreur d'une aube sans écho !
Que n'aurais-je donné pour entendre un oiseau !
Que n'aurais-je donné, pour qu'une plainte humaine,
Vint, tout à coup briser la force souveraine
Qui désolait mon cœur, le monde...

O ! je te vois
Comme tu m'apparus pour la dernière fois,
Sur la large terrasse entourant ta demeure,
Près de la nauria qui gémit et qui pleure
Et verse aux orangers l'eau saumâtre des puits...
— Que reste-t-il de vous, ô rêves de mes nuits ?
Rêves plus morts que ces ruines de Carthage,
Que ces tombeaux romains, beauté du payage
Qui rentrait dans le soir quand je te dis adieu...

L'horizon s'agrandit, se teinte et se colore...
Ah ! qu'ai-je donc rêvé ? voici la grise aurore.
Le jour indifférent m'exaspère et renaît.

— O cloches qui venez ainsi m'importuner,
Qui donc appelez-vous au seuil du sanctuaire...
Morte et les bras croisés, elle est dans son suaire,
Souriante, immobile à jamais, à jamais...
Ne le savez-vous pas ! La femme que j'aimais,
Une enfant de vingt ans, mon immortelle, est morte !

Que les palmiers sont beaux au lever du soleil !
La brise du désert refoule à son réveil
Les souffles conduisant les vagues vers la plage...
J'entends toujours sonner l'angelus de Carthage...

Que me rappelez-vous, ô cloches du matin !

1905.

LA TEMPÊTE

La beauté que je crus longtemps avoir rêvée
Anime enfin mon cœur familier à sa voix.
Sa soudaine clarté vit à jamais en moi.
Le chagrin m'a vieilli, mais je l'ai retrouvée.

Comme un aigle royal surveillant sa couvée
Pousse un cri que le gouffre accueille avec effroi,
Je chante éperdument cet amour, quand je vois,
Par quelle passion mon âme est soulevée.

Je lui dis : « Dresse-toi ! n'as-tu pas ton rayon,
« Sans te lasser de voir reculer l'horizon,
« Confie, en bon marin, ta voile à l'embellie.

« Le vent tempétueux peut nous prendre à plein bord,
« Quand on sent, comme moi, la lumière embellie
« Par une enfant aux yeux remplis de lueur d'or. »

SOLITUDE

Solitude, ô linceul d'où l'âme se soulève,
Les yeux lourds d'un sommeil qu'elle n'ose achever !
Prison de la pensée égarée en un rêve
Qui ne peut la sauver.

Solitude immuable, ô linceul de soi-même,
Pour échauffer un peu ton baiser long et froid
J'appelle la douleur qui m'écrase, et que j'aime
Pour ne pas croire en toi.

LA MORTE IMMORTELLE

Sous ce pin enlacé par des roses légères,
Je reviens écouter l'écho de mes douleurs ;
Et j'ai vu s'effeuiller, hier au soir, sur des lierres
La tige qui gardait encore quelques fleurs.

C'est là, dans le bosquet où personne ne passe
Que mon unique amie est morte, un jour d'Avril.
La veille, on l'avait vue errer sur la terrasse.
A l'aube, elle mourut dans sa maison d'exil.

Elle aimait la fraicheur de ces roses grimpantes
Qui, courbant les buissons des lierres plus épais,
Enroulaient mollement leurs gerbes enlaçantes,
Sur les branches des pins délicats qui chantaient.

Elle aimait les étangs pour les reflets qu'ils donnent,
La nuit pour le repos de son monde rêveur.
Elle avait la beauté de ceux qu'impressionnent
Comme des souvenirs, les présages du cœur.

Et, cependant bien qu'on n'ait pas fermé la porte
Personne n'entre plus au parc mystérieux.
Et chaque soir, depuis que cette femme est morte,
J'évoque son amour, peut-être en curieux.

La lune rend plus blanche encor la maison blanche
Que les reflets du lac éloignent le matin,
Et le pin qui, sur elle abandonne sa branche
Plus que tout le silence attriste le jardin.

Au bocage embaumé, les sources sont muettes ;
Elles seules savaient qu'Elle devait mourir.
— Que l'automne, en passant unisse aux violettes
Les roses que ses yeux aimaient à voir fleurir.

1905

LES MARRONNIERS

Eveille-toi, mon âme, il fait bon dans la vie.
Un rêve d'élégance et de mélancolie
Flotte sur les jardins du printemps, à Paris.
— Vois, ne dirait-on pas des oiseaux assoupis,
Des ramiers au repos, ces girandoles blanches
Que les vieux marronniers abritent dans leurs branches.
Une ombre s'agrandit sur le gazon mouillé.
Au parc où je la vis, près du portail rouillé,
Les lilas ont courbé leurs tiges embaumées
Et, depuis ce matin, les serres sont fermées.
Les plantes d'Orient supportent le grand air
Qui vient de la colline grise ou de la mer.

EN RÊVE

Je rêvai... Tu posas tes deux mains sur ma tête,
Et tu m'as dit : « Ecris un beau livre d'amour.
« Cette légende veut la chanson du poète,
« Qu'en Provence, autrefois, on nommait troubadour.

« La lune qui se lève illumine le faîte
« De la colline où dût se dresser une tour.
« Car, on sent que c'est là qu'une femme distraite,
« Songeait, en regardant s'évanouir le jour. »

Et je t'ai répondu : « Puisque je t'ai choisie,
« Pour inspirer, en nobles chants, ma poésie
« Qu'une fleur te figure et te soit en honneur. »

Sur la table où j'écris « Le livre de la Rose »
Tu jetas, radieuse et pas encore éclose,
Une corolle ayant la forme de ton cœur.

L'INSPIRATRICE

J'EMBELLIS ta beauté, j'orne ton souvenir,
J'ai peur, en te voyant, de te trouver moins belle.
Mais, dès tes jours mortels, je veux te rendre telle
Que tu dois apparaître aux yeux de l'avenir.

Près de la lyre d'or, je sens que va fleurir
Au laurier que j'envie, une branche nouvelle.
Deviens, comme Daphné, une plante immortelle
Pour qu'au dernier Soleil, tu puisses reverdir !

Que diront-ils de toi, dont je fais ma déesse ?
Seras-tu vierge, enfant, bacchante ou chasseresse ?
Comment t'imaginer d'après mes vers altiers ?

Croiront-ils que ton âme est éprise d'un rêve,
Et que tu vas, le soir, sans lions à tes pieds,
Regarder, sur la mer, la lune qui se lève.

IMPUDENCE

Pourquoi ne pas vouloir comprendre ?
Chère âme, essayez, voulez-vous ?
Laissez-moi doucement m'étendre
Comme un enfant à vos genoux.

Quand j'aurai parlé de la vie,
Dont a souffert chacun de nous,
Peut-être, en riant, mon amie,
Me répondrez-vous : « Est-ce tout ? »

1896.

LE PRISONNIER

J'AFFIRME que de te voir est l'unique miracle
Qui puisse émerveiller notre cerveau vieilli.
O rose du jardin, dont l'azur s'éblouit,
Tu parais, et voici le plus noble spectacle !

Simple comme une enfant en qui parle un oracle,
Beauté, dont mon regard a pleinement joui,
Dans le temple, où j'essaye un cantique inouï,
Sois l'idole cachée, au fond du tabernacle.

Je roule dans mon sang une goutte du tien.
Je porte, à mon bras gauche, un bracelet que ferme
Un cadenas d'acier dont la clef t'appartient.

Les chaînons ont marqué de sang mon épiderme. .
Mais, qu'avait-il besoin de ce lien de fer,
Cet amour obstiné qui me lie à ta chair ?

CŒUR ABANDONNÉ

Puisque je n'ai rien gardé d'elle,
A quoi vais-je rêver, ce soir ?
— Approche, ô détresse fidèle,
C'est près de moi qu'il faut t'asseoir.

Mon âme vide est ton domaine,
Où tu peux venir, malgré tout,
M'indiquer le chemin qui mène
Loin du monde, je ne sais où...

HÉLÈNE REVENUE

A te voir, je comprends la valeur des Troyens,
La victoire d'Ulysse, Ilion dans la cendre,
Et le deuil triomphal du jour qui vit descendre
Les ombres des héros, sur les bords stygiens.

A te voir, je comprends que les dieux des païens
Aient quitté leur maison de gloire pour surprendre
Les femmes des mortels, quand ils pouvaient entendre
Leurs hymnes modulés, dont s'inspirent les miens.

Passante qui passa, comme la Sçunamite,
Un poète te cherche, et le cœur qui t'évite,
Malgré tant de beautés, ne bat qu'en te voyant.

Rose qui vient d'éclore au buisson qui verdoie,
Orgueil de mon esprit, vierge au corps ondoyant,
Chair qui plaît au soleil, image de la joie !

LUNE

Le ciel laisse flotter de divins paysages.
La lune, écartant les nuages,
Se balance dans le ciel clair,
Comme une galère magique
Dans une vision féerique
Flotte sur un étang désert.

Le halo pâle et bleu qui tremble et qui t'enlace
Dans ton voyage dans l'espace
Et vers les pays inconnus,
O lune, est un guide fidèle
En qui revit l'âme immortelle
Des cauchemars qui ne sont plus !

LA COMBATTANTE

Noble objet d'une ardeur dont mes vers feront foi,
Insaisissable enfant, maîtresse de mon rêve,
Comme un aigle s'oppose au vent qui le soulève,
Tu vas contre un amour, dont tu subis la loi !

Sachant bien quels désirs se consument en toi,
Je surveille en tes yeux un combat qui s'achève :
Ta tristesse m'éloigne et j'accepte la trêve
Que tu fais s'établir entre ta vie et moi.

Nous redoutons, pourtant, la longueur des silences
Où, tous deux, nous sentons que nos cœurs se distancent
Pour mieux s'entrechoquer, se prendre et se nouer.

Savons-nous seulement si notre étoile est née !
Prends garde, il se pourrait qu'un jour la destinée
Vengeât l'amour auquel son Dieu nous a voués !

VOIX ITALIENNES

Ce lac clair d'Orient, un soir, fut romantique.
La lune illuminait... quatre musiciens
Passaient dans une barque et leur lente musique
Adoucissait encor les mots italiens.

Languissantes chansons, romances reconnues,
Vos refrains m'attristaient comme un refrain natal,
Et vos simples soupirs et vos notes émues
Troublaient mortellement le soir oriental.

Voici que se déploie un air de barcarolle
Dont le dessin flexible a la courbe des flots.
Sur le fond d'harmonie un élan de parole
Montait comme un essor emportant des sanglots.

Je n'ai pas retenu les paroles lassées
De ces airs nonchalants que tu me fis aimer,
O toi qui ramenas mes plus chères pensées
Vers le parc du bonheur que je m'étais fermé !

J'ai senti malgré moi cette mélancolie,
Ce charme suranné dont on parle en riant,
Et mon âme jamais ne fut plus attendrie
Que par cette musique en ce soir d'Orient.

Et j'ai rêvé de toi comme un vieux romantique,
En écoutant les matelots musiciens
Dans la nuit transparente et pâle où la musique
Adoucissait encor les mots italiens.

LA FEMME A LA ROSE

J'aime te comparer au Dieu que je préfère,
Au Bacchus qu'à Venise a peint le Tintoret.
Te rendrai-je plus belle, enfant, quand je t'aurai
Vantée en quelques vers qui ne pourront te plaire.

Si Ronsard t'avait vue, ô ma jeune panthère,
Il eut planté pour toi la vigne et le cyprès.
Moi, qui chante après lui, demain, je planterai
La rose pourpre, orgueil des jardins de la terre.

Prends cette fleur au cœur plus sombre que le vin !
Ivresse de mes nuits ! pose-la sur ton sein
Qu'un triste amour trouera de ses flèches funèbres ;

Car, plus sourde à ma voix qu'un récif sans échos,
Tu détournas les yeux pour cacher des sanglots
Que deux anges obscurs portaient dans les ténèbres.

L'OMBRE

Quand je revois cette ombre amie
Qui vient rafraîchir ma douleur,
Je sens les portes de mon cœur
S'ouvrir un instant sur la vie.

C'est un besoin d'intimité
Et de présence féminine,
Et d'un être qui vous devine,
Mais qui ne peut plus vous quitter.

Pourtant on est seul et l'on pleure
Toutes les choses d'autrefois,
Laisse-moi dormir près de toi
Pour qu'au moins mon rêve demeure...

On voit, lorsque les yeux sont clos,
La présence que l'on souhaite,
L'épaule où l'on mettrait sa tête !
On entend ses propres sanglots.

Avec le rêve de ma vie
Je veux empoisonner mon cœur,
Hélas ! puisque le seul bonheur
Est de pleurer une ombre amie !

UNE ROSE D'OCCIDENT

C'est la même âme, hélas, qui te redit adieu,
O saveur ténébreuse, ô plante impérissable,
O rose occidentale et jasmin de l'érable,
Lierre du chêne vert, aromate du feu !

Oui, c'est le même cœur qui se donne, prends-le !
Qu'il soit une clarté, dans ton rêve admirable,
Ou le sillon du vent sur la mer et le sable,
Ou le nuage sombre occupant le ciel bleu.

Astre né de la terre, ô fille du cantique,
Les langues d'Orient forment par leur musique
Les strophes qu'il faudrait pour pouvoir te vanter.

O glaive de douleur, coupe toujours remplie,
Palmier indestructible, herbe tendre qui plie,
Etoile du ciel calme et du ciel tourmenté !

LETTRE A UNE JEUNE FEMME

Te souvient-il encor de nos heures exquises...
Des soirs délicieux où les âmes se brisent,
Des soirs dont on ne peut rêver le lendemain.
D'inquiétants parfums s'élevaient du jardin.
La banlieue a caché notre navrante idylle...
On dit mieux se chérir, loin des bruits de la ville.
On subit la douceur des longs soirs amoureux,
Des soirs dont la folie est de se croire heureux,
Des soirs où l'on se tait pour écouter la pluie,
Des soirs où, dans notre âme un songe qui s'ennuie
Jette une ombre et menace un peu l'intimité.
— Oh ! l'heure de la lampe et du livre et du thé,
L'heure où la nostalgie égare la pensée,
L'heure où toute maîtresse est une fiancée,
L'heure où l'on est muet et tout au souvenir
Que l'on voudrait chasser sans le faire mourir.
— Oh ! les soirs où l'on sent, sous la lampe tremblante
Que pour deux cœurs, toujours, la route est différente...
Mais, on n'en parle pas, car on s'apercevrait

Que ce n'est point s'aimer, que de se rencontrer,
Un jour, sans le savoir, et grâce à la tristesse ..
— Nous pleurons très souvent le mal qui nous délaisse.
C'est pour cela qu'il ne faut pas nous séparer !

1904.

———

LES CRIS DE L'AIR

Le jour a délivré toutes les alouettes !
Du nuage au sillon leurs appels se repètent,
Elles montent au ciel en un essor pareil
Et mêlent leurs élans aux rayons du soleil.
C'est un concert d'aurore et chaque oiseau qui passe
Jette les mêmes cris, heureux d'être à l'espace
Qui le prend tout entier sans lui donner d'écho :
L'azur libre appartient au chant de cet oiseau.
Un souffle ardent l'emporte : il allège son aile,
La terre l'abandonne à midi qui l'appelle...
Et, dans un coup de vent, au niveau de la mer,
Une hirondelle tombe et ricoche sur l'air.

LES ÉCHOS ET LES SONGES

On trouve moins d'échos, même autour de Florence,
Même dans le bocage où vivent les Péris,
Qu'on n'en trouve, au printemps, dans les bois de Paris
Et les moindres jardins des campagnes de France.

Nos plages et nos bois, souhaitant ta présence,
Préparent des échos que l'on dirait choisis
Pour embellir encor chaque mot que tu dis
Avant de le livrer aux rives du silence.

Musique inattendue ! Amour d'une saison !
J'entrevis, grâce à vous, ce qu'est une maison
Où les heures du jour et d'ombre seraient brèves...

Beau songe ! Il m'attrista pendant toute une nuit,
Mais lorsque le soleil impitoyable eut lui,
Ce rêve avait rejoint les ombres de mes rêves.

CRÉPUSCULE

Je veux voir avec toi la mer qui me console,
Je veux sentir ton cœur près de mon cœur ému.
Nous marcherons tous deux, et sans une parole,
Nous attendrons le soir, ô chère âme, veux-tu ?

Viens ! nous écouterons la vague qui soupire
Des histoires d'amour qui n'arrivent jamais.
Ton âme trouvera ce qu'elle devra dire
Et tout sera si doux que tu croiras m'aimer.

Puis nous nous quitterons, hélas ! puisque la vie
Ne permettra jamais que j'entr'ouvre ton cœur.
Te me verras passer loin de toi, blanche amie.
Je suis un souvenir, tu seras ma douleur.

Je suis triste depuis que je te trouve belle.
Mais le rêve me reste, et dans l'éternité,
Près des astres brûlants, dans l'aurore éternelle,
Je veux fixer ton nom pur comme ta beauté.

O rêveuse, veux-tu permettre à ma tristesse
De te dire des mots doux comme un soir d'avril,
Veux-tu charmer un peu le vide que me laisse
Ton âme qui s'efface en me laissant l'exil ?

Lorsque tu reviendras, que ton âme m'écoute...
Nous serons étrangers, lorsque tu reviendras.
Au matin renaissant, tu reprendras ta route
Comme une vision, et tu me laisseras...

Ma barque est sur la mer sans pilote et sans rame.
Je trouverais le port si tu me répondais :
« Je suis l'étoile », et je pourrai, devant ton âme,
Parler, comme si Dieu lui-même m'entendait.

1898.

SAGESSE

QUEL sera le réveil de ce sommeil immense ?
Nos yeux longtemps fermés, sur quoi vont-ils s'ouvri
Quels chants pourront nous plaire, après un tel silence ?
Que n'avons nous rêvé qu'il nous faudra souflrir ?
Que peut-on demander, enfin, à l'espérance,
Quand le bonheur nous dit qu'il vaudrait mieux mourir ?

1905.

MUSIQUE INCERTAINE

Un son de flûte sort d'une source, ô chérie
Restons, pour l'écouter, jusqu'au soir, voulez-vous?
Et peut-être, pour nous,
Des nymphes vont, tantôt, danser sur la prairie.

C'est l'improvisateur, le faune, qui nous prie
Dans cet air maladroit, mélodieux et doux
Qui vient on ne sait d'où,
De suivre les détours que fait sa rêverie.

Quel divin sentiment inspire ce chanteur !..
Ne distinguez-vous pas avec quelle lenteur
Certaines notes meurent...

Il est bon de rentrer, à pas lents, et de voir
S'éclairer les demeures...
Un village est si beau, lorsque tombe le soir.

1904.

AMANTS

ILS ont joué comme des fous avec leurs âmes !
Ils se croyaient heureux. Pour s'en apercevoir
Leurs désirs attristés rêvaient comme des femmes.
Ils n'ont pas entendu venir le désespoir.

Ils voulaient égayer leurs détresses lassées ;
Ils parlaient du bonheur tout en n'y croyant pas.
Ils n'ont pas adouci la mort de leurs pensées,
Ils chancelaient tous deux à chacun de leurs pas.

Ils ont joué comme des fous avec leur vie !
Ils ont joué tous deux comme des insensés....
Un jour, ils ont trouvé que leur âme vieillie
Ne savait même plus songer aux jours passés.

Ils ont joué comme des fous avec leurs rêves !
Et chaque rêve est mort comme meurt un enfant.
Maintenant, ils ont peur quand les ombres se lèvent
Et s'appellent alors, tous les deux ,en tremblant.

Avec leur rêve, avec leur âme, avec leur vie,
Ils ont joué tous deux comme des insensés...
— Leur tombe est sur la route et veut qu'on les oublie.
Vous ne comprendrez pas leur histoire — Passez !

1904.

L'HEURE VOILÉE

Les bêtes, pesamment, montent de l'abreuvoir ;
L'auberge est encor blanche au détour de la route,
Mais le jour va finir et mon âme redoute
Les reproches obscurs qui devancent le soir.

Je me suis retourné, malgré moi, pour revoir
Les troupeaux que l'on rentre... et voici que s'ajoute
Une nouvelle peine à l'angoisse du doute
Qui veut tuer en moi l'impérissable espoir.

Un son de cloche émeut les Alpes de Savoie...
Dans les prés nuancés par l'avoine qui ploie,
Les grillons de la nuit chantent devant leurs trous.

L'émotion du soir est sœur de la prière.
Je sais enfin pourquoi ton vol d'ombre est si doux,
Ange qui viens donner le sommeil à la terre !

1904.

CONSEIL

Ne garde qu'un songe implacable
Plus vivant que le souvenir
D'une douleur inconsolable
Dont on devrait pouvoir mourir.

Si ton cri de détresse épuise
Ton rêve et qu'il n'en reste rien,
Que la vie en passant te brise :
Ne la brave pas sans soutien.

Refais le rêve de ta vie
Et garde-le jalousement,
Car un jour ton âme attendrie
Le révèlerait en dormant.

UN MIRAGE

Le soir a mis sa voix dans la cloche qui tinte,
Près de toi, semble-t-il, ô tranquille maison !
Ta porte est-elle ouverte, au bord de l'horizon
Qu'un nuage empourpré d'un dernier éclat teinte ?

Cette lueur décroit... Voici qu'elle est éteinte...
Et je me sens plus seul, tout à coup, sans raison,
La Terre n'eut jamais de plus douce saison...
Pourtant... pourtant j'écoute : Oh ! c'est bien une plainte...

Vient-elle de tous ceux qui savent, comme moi,
Que la route est lassante et longue, quelquefois...
Et la même douleur, a-t-elle pris leur âme ?

Tous, ont-ils regardé, très loin, devant leurs yeux !
Qu'ont-ils vu ? L'Océan, ses îles et leurs cieux,
Ou bien une maison où vivrait une femme ?

LA DEMEURE

Invariablement, chaque nuit me ramène
Ta chère vision qui ne me parle plus...
N'ose-t-elle avouer des secrets inconnus !
Viendras-tu visiter notre vieille demeure ?
Moi, j'y vais bien souvent, toujours à la même heure...
Et, peut-être, c'est là que nous nous reverrons !

L'OMBRE D'UNE AILE

Quel séraphin, ce soir, vient désoler le monde ?
Tout paraît sous la loi d'un esprit étranger,
Et je sens la douceur de l'heure se changer
En une anxiété de plus en plus profonde.

Ce n'est pas l'ouragan, cette rumeur qui gronde.
La plaine et ses échos semblent la prolonger.
O ténébreux amour, qui donc veux-tu venger,
Toi, qui des cœurs humains fais lentement la ronde.

Quel est le songe heureux qui t'attire sur nous ?
Sais-tu que sur le front d'une femme à genoux
La méditation pose ses grandes ailes.

Vois ! leur ombre se mêle à l'ombre de la nuit.
Mon âme attend que la première étoile ait lui.
— Remonte vers les dieux obscurs qui te rappellent.

CONSEIL ROMANTIQUE

Méprise enfin le mal que trahit ton silence...
Va, comme un vagabond, et, dans l'insouciance
Sache te détacher des jours qui t'ont séduit.
Ne te reste-t-il pas la musique et la nuit ?
Laisse ton âme lasse et l'angoisse et l'étude,
Laisse mourir ta lampe et fuis la solitude,
Et n'entends plus les voix qui te feraient souffrir...

O toi qui fus heureux et n'en pourras guérir,
Aux pieds d'un désespoir si ton cœur se prosterne,
Tu peux anéantir, dans un coin de taverne,
Les rêves les plus grands dont t'accable l'amour !...

MARION

Si tu quittais jamais l'expression farouche
Qui durcit ton regard de page inquiétant,
Tu pourrais figurer la nymphe du Printemps,
Que peignit, l'an dernier, le bon peintre Latouche.

Qu'un blanc cygne à tes pieds, comme un levrier se couche
Suis, sur la fleur, le vol de l'abeille et du taon ;
Sache t'éprendre encor de ton rêve inconstant ;
Laisse, contre tes dents, se déclore ta bouche.

— Vois, le couchant n'est plus qu'un reflet égaré.
Nymphe inconnue, allonge toi dans la forêt.
Le gazon semble aimer la courbe de ton ombre.

Les roses de la nuit sont lentes à s'ouvrir.
La clairière, où tu dors, ne pourra s'obscurcir
Car l'air, autour de toi, garde un éclat d'or sombre.

L'OMBRE VIVANTE

Dans les nuits d'Orient, dans ces grandes nuits calmes,
Quand le vent affaibli frôle le sable d'or,
Quelle étoile, à nos yeux, montrez-vous, belles palmes,
Reines du paysage émouvant qui s'endort !
— La mer même s'est tue et la lune est absente...
Qu'un murmure s'élève, enfin, pour que l'on sente,
Qu'au delà des palmiers recourbés sous les cieux,
Il existe un pays où les soirs ont une âme,
Où, pour briser l'horreur du silence anxieux,
On entend et les pas et la voix d'une femme !

25 décembre 1905.

SCULPTURE

Elle aime les œillets distillés en essence
Qui propage au milieu de ses linges pliés,
Un parfum comparable â celui que l'absence
Laisse au cerveau lassé qui ne peut oublier.

Elle est grave et futile et son insouciance
Est l'attrait de son cœur toujours émerveillé.
Elle sait en porter avec inconscience
Le poids fastidieux dont je suis effrayé.

Elle est blonde et pourtant sa paresse est extrême.
Plus que l'amour fougueux qu'elle m'inspire, elle aime,
Le baiser qui l'endort jusqu'au tomber du jour.

Son corps souple et doré comme sa chevelure
Prend l'aspect éternel d'une noble sculpture
Que, suppliant, j'implore et baise tour à tour.

LES FLÈCHES DU CARQUOIS

Amour, de quelle atteinte imprévue et farouche,
Sais-tu frapper les cœurs qui bravent ton courroux !
Et pour mieux enflammer ton nom sur notre bouche,
Pendant notre sommeil ténébreux, baise nous.
Oh ! que nous puissions voir dans l'aurore qui monte
Les jardins de Lesbos, les rosiers d'Amathonte,
Quand le soleil les dore avec ses jeunes feux,
Afin que Marion, tout à coup se souvienne
Du temps où, nymphe blonde, éprise de tes jeux,
Elle aimait une enfant brune et musicienne.

LE REPAIRE

Respirer le printemps, dans une seule fleur,
Est le sort envié de celui qui t'enserre ;
Celui que ta gaîté farouche désespère,
Devrait anéantir sa peine en un seul pleur.

Découvre tes amants à venir et dis leur :
« Laissez mon cœur, laissez ce tragique repaire
« Où s'abrite un passé que mon orgueil lacère
« Et qui, malgré le temps, ressuscite, vainqueur.

« Au lieu d'interroger mon âme prisonnière
« Considérez mes yeux plus purs que la lumière,
« Plus bleus qu'une eau de source où nul oiseau n'a bu. »

... Moi, je t'ai dit souvent, mais tu demeurais sourde :
« Prenons nos souvenirs et mettons-les à nu...
« Livrons-les au néant, notre âme en est trop lourde. »

LE PARC

Là-bas, c'est un grand parc lunaire,
Où les rêves qui m'ont quitté
S'en vont à jamais habiter
En me laissant plus solitaire.

C'est le parc du bonheur défunt,
Le domaine de l'infortune
Qui voit toujours la même lune
Sur de pauvres fleurs sans parfum.

C'est un parc où plus rien ne chante
Ni rossignols, ni longs jets d'eau,
On entend parfois un écho...
Ombre d'une voix déchirante.

SUR LA BRISE

Saisis-toi de mon cœur, et laisse mes pensées
Te quitter sans regards, s'ébattre et respirer...
O flexible arc vivant, la pointe de ton trait
Ne fait pas dévier mes ailes élancées.

Sais-tu quel océan aux vagues espacées,
Quel souffle de plein ciel va courber mes agrès ?
— O mon aventureux esprit, elle voudrait
Pouvoir te retenir entre ses mains pressées...

— Le grand largue chanteur par l'espace effaré
Qui me prend à pleins bords, comme un trois-mâts carré,
Devient brise en touchant les rivages d'une île.

Reste dans tes jardins de roses et d'œillets.
Et lorsque je t'appelle, ô ma bête futile,
Permets-moi de songer, un instant, à tes pieds.

L'INCONNUE

Un geste de passante a cassé mes deux ailes
Et, pour me replonger dans des douleurs mortelles,
Pour remettre ma vie en pleine humanité
Et pour rendre mon âme à son mal regretté,
Il m'a suffi de voir, le long d'une avenue,
Dans un jardin d'Avril, auprès d'une statue,
Sur qui l'ombrage clair d'un lilas blanc tremblait,
Une femme inconnue et qui te ressemblait.
— Pardonne, ô cher amour, car elle était moins belle. —
En passant près de moi, faire avec son ombrelle
Un geste impatient qui t'est familier.

1902.

LE SANG DE NOS VEINES

Ne sais-tu que mon sang, tigresse, est épuisable...
Ses sources, dans ma chair, en vont bientôt tarir.
Ne vas pas croire au moins que c'est ton seul désir
Qui me rend, aujourd'hui, sensible et vulnérable.

Malgré moi, je reviens à l'amour méprisable
Qui me penche vers toi, qui ne sais pas mentir.
Te jouais-tu de moi, toi dont j'ai cru mourir ?
Sois tranquille, l'orgueil peut rendre consolable.

Je hais tous les instants où la sincérité
T'arracha des sanglots dont il faut que je doute :
Ils gênent le devoir de mon cœur irrité.

Le goût que j'ai de toi, comme un fardeau me voûte.
Ce sang, qui t'appartient, me corrode et me mord...
Goutte à goutte, ce sang, reprends-le de mon corps.

LA PROSTITUÉE

Va, d'amants en amants, raconter notre histoire :
Je l'écris, pour ma part, en des vers qui vivront.
Sur le rameau flétri d'autres fleurs pousseront,
Quand un astre plus chaud fera la nuit moins noire.
En ton honneur, pourtant, je consacre l'œillet.
Je mêle son parfum au parfum funéraire
Qu'avait, en tes cheveux, le narcisse effeuillé.
Va ton chemin, s'il est un homme sur la terre
Que les pleurs de l'amour n'ont pas encor souillé,
Approche-t'en, perfide, et tâche de lui plaire.

LE SANG DE LA BLESSURE

Oui, reprends tout ton sang, tigresse, que je sente
Ma blessure chérir la main qui l'agrandit.
Fais revivre, un instant, plus jeune et frémissante,
La flamme qui, tous deux, nous consuma jadis.

Sais-tu que la douleur, elle-même, est lassante,
Ange que nul destin ne m'a jamais prédit ;
Mon seuil t'est défendu. Ton ombre me tourmente.
Regagne, il en est temps, tes obscurs paradis.

Oui, reprends tout ton sang. Qu'en ta chair enrichie,
Il scande allègrement la marche de la vie,
Ce flot rouge et brûlant que je rends à ton corps.

Mais si, par aventure, il corrodait tes veines,
Reviens, je serai prêt à le reprendre encor,
Et son feu rivera l'une à l'autre nos chaînes !

LES CENDRES

Je te dois, de garder des cendres que raniment
La moindre émotion et les moindres désirs.
Mais, dans le fond obscur, où les songes s'abîment,
Je n'entends que les mots qu'échangeaient nos plaisirs.
Ils n'ont jamais vibré, les sens morts de ton âme.
Tu t'es reprise, un jour, quand ton corps harassé
Sentit se réveiller une pudeur de femme.
Tu jetas notre amour tout vivant au passé,
Sans écouter la voix poignante qui réclame
La tendresse si chère au cœur humain blessé !

LES LUTTEURS

Dois-je te consoler du mal que tu m'as fait,
Et poser sur mes traits, un masque de folie.
Tu voudrais te venger de la mélancolie,
Qui t'a courbée, au jour, où mon cœur triomphait.

Evoquant du passé les beaux jours que tu sais,
Tu m'as dit : « Ce sont là des choses qu'on oublie ! »
— Pourquoi donc en parler malgré soi, dans la vie,
Quand l'espoir est trop las et le temps trop mauvais.

Tu gardes la beauté d'une bête cruelle
Lorsque la passion se réveille et nous mêle,
Nous asservit tout deux, exaspérant nos cœurs.

Nous roulons emportés par la même tourmente.
— Amour ! dispense nous la fureur véhémente
Qui nous rend, tour à tour, l'un de l'autre, vainqueurs !

LA FLEUR DOUBLE

O FLAMME consumant les flammes que la vie
Accorde à la beauté du songe décevant,
Toi qui dis qu'en nos corps, le cœur seul est vivant,
Laisse-moi donc penser et rêver, sans envie...
Embaume avec les fleurs de ton nom de Printemps
Le passage d'une heure et la vague du Temps,
Qui berça mollement les nuits de nos jeunesses...
Prends l'œillet double et blanc parfum de tes paresses,
Qu'il meure et puis se fane, en tes cheveux flottants,
O toi qui m'as fait croire au danger des caresses.

PARABOLE

Les contes de nos cœurs seront des paraboles.
Ceux qui les comprendront, n'aimeront pas souffrir.
Laisse nous pleins de force et prêts à te servir,
Amour, entoure nous de nobles auréoles.

Ne soyons plus deux êtres las qui se consolent.
Otons, de ce bonheur, l'ombre du repentir.
Nous resterons muets devant un souvenir
Qui nous inspirerait d'inutiles paroles.

La nature en sentant que nos cœurs hasardeux,
Sous sa terrible loi, se courbèrent tous deux
Nous enveloppera tendrement dans sa grâce.

Semblables à tous ceux qui par toi sont ravis,
Amour, guide nos pas que d'autres ont suivis,
Et sois notre pensée orgueilleuse et tenace.

CHANT ROYAL D'ADONIS

Amour ! puisqu'il te plait de faire avec la vie
Une chaine de jours voués à te chanter,
J'accepte l'œuvre altière à laquelle me lie
Le désir de soumettre une noble beauté.
Près d'une mer divine, où restent solitaires
Les débris d'un autel que les dieux désertèrent,
Couvert par les lauriers, se dresse un piédestal.
Il n'a jamais porté de statue éternelle,
Nulle main n'y grava de nom impérial ;
Ce marbre t'appartient, fille surnaturelle
Pour qui je rajeunis le vers du Chant Royal.

Les dieux, que diront-ils, si je te glorifie
Sur un rythme perdu, pour eux seuls inventé ?
Secondé par ta force, Amour ! je les défie :
Je brave leur courroux ! Pourquoi m'ont-ils tenté ?
Qu'ils gardent leur splendeur que d'autres affrontèrent !
Mon cœur religieux sait de plus grands mystères,

Car un être divin vit sous mon ciel natal.
Jamais la passion ne se montra plus belle
Que dans l'obscur regard de cet ange fatal.
Je suis maître et servant de l'ombre solennelle
Pour qui je rajeunis le vers du Chant Royal.

Dans la vaste forêt par l'aurore chérie,
Ecoutez cet appel splendide et tourmenté !
Les échos redoublés exaltent la furie
D'Adonis qui poursuit le monstre épouvanté...
Il vient de le traquer dans ses derniers repaires,
Mais les faunes chasseurs, soudain, se désespèrent,
Car dans le bois résonne un grand cri bestial...
Et, du sang d'Adonis qui lentement ruisselle
Forte comme l'encens, la myrrhe et le santal,
Naît l'émouvante fleur, cette rose charnelle
Pour qui je rajeunis le vers du Chant Royal.

Nymphes, pourquoi pleurer ? La terre est embellie,
Et la nature donne une immortalité
Au courageux enfant dont l'âme vivifie
De printemps en printemps le bord qu'il a quitté.
Fraîches roses d'avril ! ô roses printanières !
O vous qui vous gonflez de sève les premières,
Et vous qui décorez le jardin automnal,
Fleurs pourpres au cœur noir, creusets en qui se mêle,
A l'arôme des champs, l'encens oriental,
Sous vos rares parfums une femme chancelle,
Pour qui je rajeunis le vers du Chant Royal.

Reine, que ta beauté nous porte un coup brutal
Comme ceux dont l'amour trop souvent nous harcèle !
Tu traînes fièrement ton orgueil animal !
La rose pourpre est sœur de ton âme rebelle
Pour qui je rajeunis le vers du Chant Royal.



TABLE

TABLE



Imp. Aristide Lemercier, Niort.